



**L'île des anamorphoses**  
troisième version de Maud Scarpatti  
**Bord de mer**

Avec une infinie précaution, tout en écoutant le petit cliquetis grippé de la serrure qui a vaillamment résisté à toutes les tentatives de neutralisation, Lucie tient un moment la clef dans sa main avant d'entrer. Comme souvent elle a vu sa mère le faire au retour d'une promenade pour un goûter au bord de l'océan.

Dix ans qu'elle n'est pas revenue. Des souvenirs accourent, se bousculent et brouillent instantanément sa vue. Ils plongent fougueusement en elle, désordonnés, mêlant moments doux et tragiques, fêlures d'enfant que le monde parfois déconcerte. Brusquement tout lui semble confus, le temps se déchire et mélange les années telles des quilles de bowling renversées. Strike. Sa mémoire bouillonne d'aller-retour vertigineux, montagnes russes d'émotions incontrôlables lancées à pleine vitesse, auto-tamponeuses folles.

Lucie sent naître le spasme de ses bronches et la sensation d'étouffement qu'elle connaît bien lui fait chercher fébrilement une bouffée de Ventoline. Secondes ralenties jusqu'à la délivrance.

Le salon est plongé dans la pénombre douce des pièces inhabitées depuis longtemps. Filtrant à travers les volets, des rais de lumière dorée fument en paillettes volatiles et dansantes. Des draps blancs jaunis par des années de solitude grise recouvrent les meubles, leur donnant des formes étranges ou grotesques. Fantômes bizarres et inquiétants, ils paraissent prêts à s'animer au moindre alizée courant depuis les fenêtres qu'elle ouvre largement. Le tapis respire une poussière endormie en attendant que des pas le rappellent à la vie des beaux jours évanouis.

L'escalier de granit la guide lentement. Le chagrin l'envahit, la submerge lorsqu'elle pénètre dans sa chambre d'autrefois. Fenêtres et volets grands ouverts lui livrent le souvenir des fragrances du rosier blanc fleuri. Le regard de Lucie revisite les images d'hier, encore vivantes aujourd'hui.



Elle a dix ans. C'est un début de journée à la petite pluie cachotière qui succède sans bruit au silence de la nuit. Assise dans son lit, elle se souvient du rêve qui vient de la quitter...

Paysages de montagne surprenants, stupas aux étendards colorés, malmenés par un vent dur et froid qui les lacère par endroits. Puis bizarrement une jungle menaçante où s'ensevelit un immense Bouddha. Un air saturé d'encens qui étourdit. Elle pénètre dans une vaste salle qu'un plafond bas assombrit. Des pétales de fleurs jonchent le sol et répandent un parfum suave, enivrant. De jeunes enfants psalmodient, bourdonnement léger sous le regard d'un bonze vêtu de safran. Lucie s'est assise, se joignant au chœur des récitants, comme si elle connaissait parfaitement les mantras qu'ils répètent inlassablement.

Lucie se souvient d'avoir appelé sa mère. « Tu sais, c'est sans doute le conte que tu as lu hier soir qui t'a inspiré tout ça ! » « Mais Maman, c'est juste que... C'était... émerveillant ! »

Dans sa chambre de petite fille, les yeux maintenant engloutis par les larmes, Lucie s'endort d'un sommeil d'enfant terrassée qu'un gros chagrin a brutalement épuisé. Le matin lui fait retrouver la cuisine pour un thé fumant et le souvenir intact, précis, de la couleur des murs avant que le temps ne la voile par endroits, discrètement aidé par d'habiles araignées aux toiles depuis longtemps délaissées.

Un jean et un gros pull pour aller saluer l'océan. Il est là déroulant d'énormes rouleaux aux pieds d'albâtre vert à la bave jaillissante qui claque la langue en s'affalant. Un bonjour tonitruant. Elle boit des yeux les marzelles de son enfance, la crique aux rochers talochés d'embruns et ses refuges de sable protégés du vent. S'asseoir, respirer, caresser les grains qui coulent entre ses doigts, découvrir une moitié de coquillage patiné et craquant, usé de soleil, de sel et de vent.

Elle sent confusément que l'intime de sa vie est ici, à Noirmoutier, sur cette île que l'océan enchante de paysages ensorcelants, conjuguant sur cinquante kilomètres carrés marais salants, plages de sable fin et anses rocheuses, chênes verts et pins maritimes.



L'île aux mimosas sait tout de ses jeux d'enfants, de ses galopades effrénées et rieuses, de ses premiers pas malhabiles sur le vélo bleu de ses cinq ans. De ses éclats de rire et de ses larmes. Noirmoutier, c'est le ciment qui l'a faite, enfant sage, volontaire, au sourire généreux. Sa vie d'avant. Elle replonge loin en arrière. Les yeux de ses dix ans clignent dans le vent, des giclées d'eau frappent la coque par le travers et l'écume bondit à l'assaut de la proue qui coupe la vague bravement. Par temps calme, son père l'emmenait pour une virée sur le bateau. Le bateau...

Elle chasse l'idée du bateau comme on éloigne un insecte malodorant. Tourne son visage pour lire les vagues qui s'avancent. Bleu outremer, azur, marine, violet, vert malachite, ourlées d'émeraude, festonnées de blanc. Elle scrute l'énormité de leur force tranquille, la puissance assurée de leur marche en avant. Elle voudrait déchiffrer le rythme inlassable de l'océan et capter le moment où la vague prend corps, d'abord s'ébauche, s'avance, lentement reptilienne, puis se gonfle, se renfle et déploie son écumante dentelle virginale pour abrutir le sable de sa force titanesque, claquer les rochers et mourir en retournant dans le cœur liquide qui pulse, encore et encore. Jamais lasse, constante, consentante. Son rythme intemporel a l'élégance des milliers d'années d'un entraînement permanent, tour à tour lascif et tentant, affaîssé et distant, furieux et tonitruant.

Devant ce spectacle à la simplicité grandiose, tandis que l'eau expire languissamment, Lucie éprouve le vertigineux sentiment d'appartenir à cette terre mais de n'y être que de passage.

Elle reste là. Longtemps. Son esprit se vide. La mer se retire en chuchotant. Le dos appuyé contre la roche, elle se laisse envahir par le soleil. L'eau qui s'infiltrait vaillamment dans les anfractuosités glapit par intervalles en poussant l'air qui s'est assoupi dans les creux. Les parfums et les sons se dissolvent peu à peu dans le vent qui faiblit.

Quand elle rentre, la mer est étale pour un moment. Des fruits, un morceau de fromage, une tartine de pain blanc. Le large en méditation a calmé sa faim. Pour la première fois, elle entre à nouveau dans la chambre qu'occupaient ses parents. Sur la commode des



photos d'il y a dix ans et davantage. Son père en tablier de jardinier, le sécateur à la main et elle qui pose près de lui avec l'air important de ses sept ans et sa petite brouette toute neuve. Sa mère, en robe claire sur la plage. Et plus loin son visage. Ni gai, ni triste, rêveur plutôt. Un photographe célèbre en a sublimé la beauté. Sa mère encore, dans le salon cette fois, et derrière elle, sur une étagère de la bibliothèque, quelque chose interroge le regard de Lucie. Une boîte noire cylindrique qu'elle ne reconnaît pas. L'étiquette est curieuse. Pas très lisible à dire vrai. Lucie repose le cadre, se détourne et poursuit lentement ses retrouvailles. Se retourne et... La photo vue sous un angle différent lui livre ce qu'elle n'a pas perçu il y a un instant. Les nuances de gris de l'étiquette prennent fugitivement le sens effrayant d'une tête de mort à l'affût. Impossible, elle a rêvé ! Un va et vient lui confirme cette étrange et effarante absurdité. Sombre présage ignoré.

Heureusement, dans l'armoire, rien n'a bougé. Sagement alignés, des vêtements faits pour la pluie et le beau temps, tous à la mode d'il y a dix ans. Lucie se demande si elle aura le courage de trier tout ça. Pourtant il le faudra. Son père est malade. Très. Seule la morphine peut encore lui être une compagnie supportable. C'est à elle de prendre sa part au déménagement qui se profile pour mettre en vente cette maison qui appartenait à sa mère, dont elle a hérité désormais. Trop grand. Trop loin. Trop triste. Trop de souvenirs aussi.

Comment oublier qu'un jour sa mère y est venue seule, laissant enfant et mari à Paris, et que la mer l'a emportée. Elle et le bateau. La maison de Noirmoutier s'est fanée lentement, solitaire délaissée, ne survivant qu'avec le minimum d'attentions en attendant que Lucie grandisse et décide.

Elle entrevoit désormais ce qu'elle va garder, ce dont elle va se séparer. Les essentiels, les indispensables. Aucun impédimenta. La visite se termine par l'ancien hangar à bateau que ferme un gros cadenas. Elle se demande pourquoi. Un hangar sans bateau n'a rien à protéger.

Lucie chancèle : démâté, le bateau git sur ses cales. Il est là. Il ne devrait pas. Il est perdu en mer. Il s'est noyé en même temps que sa mère. Il ne peut pas être là. Il est au



fond de l'eau. Envoyé à trépas par une lame sournoise qui l'a fait chavirer. Un vent violent brusquement levé. Son père le lui a dit. Elle le croit. Le bateau ne peut pas être là ! Pourtant il y est. Elle n'ose pas le toucher. Il lui fait peur. Comme si le corps de sa mère pouvait encore s'y trouver. Lucie court vers la maison, étouffe son cri et s'effondre, soudain désespérée. L'angoisse la saisit devant ce qu'elle ne comprend pas. Cet irrationnel la dépasse. Tout cela est déraisonnable puisque le bateau a coulé il y a dix ans avec sa mère. Dans l'océan.

Elle tremble. Stupeur, frayeur, inquiétude, hébétude devant cette énigme qu'elle doit et ne peut résoudre. Son esprit ne parvient à retrouver ni lucidité ni cohérence. Elle reste là, assommée par l'enchaînement de choses incompréhensibles qui la brûlent, la consomment et l'étouffent.

Deux jours sans quitter la maison, la tête au bord de l'éclatement à force de retourner mille fois les images du hangar qui ne livrent aucune issue à ses interrogations. Questionner son père, impossible. La maladie le ronge, les médecins le lui ont dit, le temps qui lui reste se rétrécit.

Dans la maison, elle monte, descend, s'assied, se lève et recommence sans fin, marche en soliloquant, dénouant, embrouillant les fils d'une histoire simple qui a brutalement explosé. C'est un puzzle géant qui refuse de former un tout cohérent. C'est sa vie qui s'est éparpillée d'un coup, sans avis de tempête. Dix ans d'une vie lisse et calme, organisée entre les études et l'appartement parisien avec son père, les vacances en Dordogne avec les cousins et les capitales européennes parfois le week-end avec les copains. Tout ça vient d'être pulvérisé. Atomisé. Cinq minutes. Cinq minutes à peine ont suffi à balayer dix ans. Dix années de tranquilles certitudes.

5

Elle parcourt le jardin en évitant le hangar, jauge les pins centenaires qui frémissent et bercent doucement le vent dans leurs branches. Ils savent mais ne diront rien. Le sentiment d'une solitude infinie l'envahit. Un vide immense, vertigineux, paralysant, s'installe en elle. Le temps n'existe plus. L'équilibre non plus. Lucie se sent vaciller au bord d'une béance sans fin. La vie, la mort se tiennent devant elle. Réalité brutale. Implacable. Le long fil de la vie, cette vie qui va de soi, vient de buter sur la réalité de la



mort. Cette réalité que son père a rendue abstraite et lointaine par sa tendresse attentive, pour la protéger, lui rendre moins difficile l'absence de sa mère, cette réalité vient de surgir et rend ce vide insoutenable. Et la disparition programmée de son père insupportable.

La mort. Les mystères qui l'entourent se dressent devant elle, cohortes qui renvoient à un néant inimaginable. Pourquoi vivre si l'on doit mourir ? Pourquoi naître si la vie peut vous être enlevée n'importe quand ? De n'importe quelle façon ? Si les êtres que l'on aime peuvent vous quitter brutalement sans raison ? Le monde que connaît Lucie s'écroule, se décompose abruptement. Elle découvre un champ de solitude, dévastations inconnues, questions encore vaguement formulées mais angoissantes, terrifiantes. Son monde en couleurs vient de virer aux ruines en noir et blanc. Avec dans le film de sa vie qu'elle déroule encore et encore, des arrêts sur images et une totale, une absolue incompréhension.

Et deux questions obsédantes. Comment. Pourquoi.

Des nuits et des jours passent sans que l'énigme se résolve. Lucie mange à peine. Ne dort presque plus. Ne s'habille plus. Refuse de se regarder dans la glace de la salle de bain. Un néant visqueux l'habite, il s'insinue, sournois, comme s'il cherchait à la dissoudre.

Les nuits ne sont qu'étoiles sur l'encre du ciel. Elle y cherche une voix. Dieu peut-être. Mais rien. Comme un silence de cathédrale céleste seulement habitée par des scintillements irrémédiablement muets.

Elle se surprend à espérer trouver quelque part la croyance de ceux qui s'en remettent désespérément à Dieu, à tirer une force consolatrice dans une foi qu'elle n'a pas. Mais rien ne vient à elle. Le trouble qui l'habite ressemble à l'infini des mondes inconnus surpris par les yeux perspicaces des grands télescopes dans la solitude désertique d'Atacama.



Elle finit pas renoncer à cette aide miraculeuse à laquelle d'autres s'accrochent dans les moments de misère existentielle comme s'ils s'abandonnaient à une force invisible tels des enfants se précipitant dans des bras consolateurs.

Elle s'efforce de calmer sa détresse qu'un ouragan ravageur et imprévisible a allumée. Les réponses sont à Paris, c'est évident. Elle les trouvera. Elle se veut forte, elle a vingt-trois ans, la vie devant elle et un père mourant sur qui elle se doit de veiller comme il a veillé sur elle.

Alors, un jour après l'autre, elle reprend studieusement l'inventaire de leurs trois vies en vidant placards et tiroirs. Retrouve des traces furtives de parfum dans les vêtements qui la font flotter un instant. Ce faisant, elle repose une à une les pièces du puzzle des mois et des années passés, assemblant les souvenirs au rythme de ce travail lassant.

Du bureau et de la bibliothèque, elle extrait les livres que jamais elle ne lira, en feuillette quelques-uns, y retrouve des photos ou des cartes postales, des marque-pages. Retrouve les noms d'amis de ses parents, oubliés ou disparus, qui signent des mots d'affection ou des banalités.

Sur le vieux tourne-disque dont son père refusait de se séparer, elle essuie d'un chiffon léger l'enregistrement à l'étiquette pâlie par le temps : « Ness... quelque chose ». Le microsillon éructe d'une voix de haute-contre tantôt nasillarde, affolée et furieuse, tantôt ogre caverneux grimaçant des mots incompréhensibles dont les sonorités démoniaques font surgir subitement un affolement jusque-là inconscient, une tension brutale, une peur irrépressible et sauvage. Elle arrache le bras, sa main tremble. Plus jamais ça ! Quelque chose remue confusément que sa mémoire refuse de lui livrer. Une panique irraisonnée l'emprisonne totalement.

Alors elle reprend ses balades vers l'océan qu'elle tente vainement d'interroger. Mais se confie à lui dont elle connaît la sage discrétion. Un vent caressant disperse ses intimes pensées. Le soleil réchauffe son envie de vivre et la profondeur du gouffre au bord duquel elle s'est tenue un moment ne lui paraît plus si vertigineuse.



Pourtant, lancinante et à petits pas perfides revient la mort de sa mère et la question « comment ». Et aussi « pourquoi ». Pourquoi son père ne lui a-t-il pas dit la vérité ? Pourquoi ce mensonge ? Pour cacher quoi ? La mort est laide de toute façon.

Dans le silence immaculé de la maison, Lucie s'obstine à trier méthodiquement. Ne pas penser. Ne pas réfléchir. Appliquer ce lâcher-prise dont on lui a rebattu les bienfaits. Un carton : factures anciennes, devis... Un autre, plus petit. Tant mieux, ça ira vite.

Le carton est petit mais son contenu est une masse énorme qui s'abat brutalement. Des coupures de journaux qui toutes parlent d'une morte. Sa mère. Découverte par un promeneur matinal. Un corps abandonné sur les rochers qui bordent la crique. Désespérée, Lucie chancelle et se fissure de toutes parts. Les articles se succèdent, les photos aussi. Lire. Ne pas lire la réponse qu'elle cherche mais qu'elle ne veut pas connaître. Pas comme ça.

Assise dans le fauteuil en cuir de son père, Lucie n'est plus qu'une mosaïque de sentiments douloureux, d'états d'âme brumeux, sombres et torturants. Les articles des journaux qu'elle parcourt désarticulent définitivement ses certitudes et ses illusions.

On parle chute, glissade involontaire, geste prémédité, crâne fracassé. L'éventualité d'un meurtre vient en dernier. L'autopsie le confirme. Ressortissant étranger arrêté. Relâché. Des soupçons, pas assez de preuves et un avocat pugnace. Deux années d'enquête pour n'aboutir à rien. Pas de procès. Une mort vide de sens. Une mort sans raison.

Le désordre de la maison est à la mesure de son désordre intérieur. Comme une démolition sournoise et vicieuse qui fendille son esprit et disperse ses sentiments dans un labyrinthe terrifiant et sans fin. Lucie s'émiette à mesure que les informations s'accumulent devant ses yeux. Décalage entre les mots lus et ce que son cerveau parvient douloureusement à réaliser. Elle plonge lentement dans une obscurité boueuse.





- Comment vous sentez-vous ?
- Mais bien. D’ailleurs il est l’heure de partir voir mon père à l’hôpital. Il m’attend.
- Vous ne vous souvenez de rien, n’est-ce pas ?
- Je devrais ?
- Eh bien, disons que vous avez eu... un petit malaise. Heureusement le Père Enmund vous a trouvée et...
- Enmund ? Ah bon ! Mais vous, qui êtes-vous ?
- Duquesne. Erwan Duquesne...
- J’ai connu un Erwan il y a longtemps. Il était un peu plus âgé que moi, cinq ou six ans peut-être, c’était le fils d’Enmund. Vous lui ressemblez un peu d’ailleurs.
- Je m’en doute ! Bien. Vous avez besoin de quelques jours de repos. Tut, tut, laissez-moi terminer. Mon père va venir passer quelques jours ici, il s’occupera de l’intendance. Vous lui laissez quelques consignes si vous voulez et pendant ce temps, repos !
- Mais...
- Non, pas de mais ! C’est une ordonnance d’Erwan Duquesne, votre médecin pour les vacances ! On ne discute pas !

J’ai beaucoup dormi, je crois. Une semaine de repos sans rêve, du moins sans leur souvenir. Chaise-longue et soleil. Calme. Pas de lecture. De la musique flotte quelque part, présente et discrète. La Moldau peut-être ? Non... L’air des fleurs de Lakmé, oui, c’est ça. Janice Watson. Je l’ai reconnue. Doux, mélodieux. Aérien comme l’aile d’un ange. Et dormir encore.

Le Dr<sup>r</sup> Melville est gentil. Il a des mains larges mais des doigts fins qu’il pose sur son bureau, à plat. Il sourit. Il parle. Il me parle. Je n’écoute pas vraiment. Je suis ailleurs. Ni ici ni chez moi. Chez moi ? Où est « chez moi » ? J’entends les mots « confusion », « forte commotion », « ébranler »... Je ne leur trouve aucun sens. Je veux juste dormir. Encore. Il faut que je dorme. J’ai beaucoup de choses à faire demain. Dormir.

Mes journées s’organisent lentement autour de mon rendez-vous avec le Dr<sup>r</sup> Melville. Nous parlons. Non, je parle, il écoute. Certains jours, j’ai beaucoup de choses à dire. D’autres, rien. Jamais il ne montre d’impatience. Il attend, relance d’un sourire, d’un mot. C’est incroyablement apaisant. Il n’attend rien que je ne veuille dire. Mais il



comprend ce que je ne dis pas. Nous en parlons ensemble quand l'envie, le besoin reviennent sporadiquement. Les petites séances quotidiennes sont remplacées par d'autres, un peu plus longues mais deux fois par semaine.

\*\*\*

Ce matin Erwan Duquesne est venu me chercher. Depuis quand ne suis-je pas revenue à la maison ? L'appartement de Paris me semble venir d'un monde lointain et familier. J'y retrouve lentement mes habitudes d'où émerge peu à peu le désir, l'envie, le besoin, la nécessité de retrouver la vie. Ma vie. Il y a encore de l'angoisse qui jaillit impulsivement mais elle se fait moins prégnante, plus diffuse. Supportable.

J'arrive à négocier avec elle des moments de calme répit. Elle s'effiloche tandis que je gagne du terrain. Je sais que je vais la battre en brèche. Je le peux. Je le veux.

Cette semaine je suis allée voir Papa à l'hôpital. Bien maquillée, j'ai l'air d'avoir bonne mine. Nous n'avons parlé de rien. C'est inutile. Il sait que je sais. Et je sais qu'il sait que je sais. Ça n'a plus d'importance. Ce qui compte c'est sa main dans la mienne et ses yeux qui cherchent les miens. On ne dit rien. On se parle en silence. Le temps qui passe et se rétrécit en même temps n'a pas besoin de mots. Seulement de tendresse et d'amour. Les yeux et les mains qui s'étreignent parlent ce langage-là.

Il est parti.

Ma vie reprend. La même différente. Je reste dans l'appartement. Enmund Duquesne a proposé de venir m'aider à ranger les affaires de Papa. C'est une bonne idée, je crois.

10

\*\*\*

L'appartement est trop grand désormais. Je vais le vendre. En attendant de lui trouver un remplaçant, je vais m'installer à Noirmoutier. Enmund s'est proposé de terminer là aussi les rangements et connaît quelqu'un pour entretenir le jardin. C'est un vrai soulagement. Je ne me sentais pas encore capable de m'attaquer à tout ça.



Je me rends compte maintenant que j'ai eu une chance inouïe qu'Erwan ait été là quand je n'allais pas bien et aussi qu'Enmund se soit fendu inopinément d'une visite à la maison, comme il le faisait autrefois quand nous y étions tous les trois. Les volets ouverts avaient attiré son attention, remué ses souvenirs et finalement inquiété.

Tous les deux ont pris les choses en main à ce moment-là. L'un à la maison, l'autre en prenant contact avec l'hôpital où mon père se battait comme un lion en attendant mon retour. Il avait décidé qu'il ne partirait pas sans m'avoir vue. Et il a tenu bon.

J'ai passé des moments difficiles. Avaler les pourquoi et les comment m'a demandé du temps. Mais j'ai tenu bon. J'ai renoncé à être parfaite, à être ce que les autres auraient aimé que je sois. Ou à ce que je croyais qu'ils attendaient de moi. Inestimable progrès ! Et si je déçois, tant pis. Je ne souris plus par convenance, j'ai appris à dire simplement : « Non ! »

J'ai surtout appris à être moi et à ne plus vouloir ressembler à ma mère. Je le faisais parce que je pensais rendre mon père heureux de retrouver à travers moi la femme qu'il avait aimée. Aussi pour la garder plus près de moi, pour lui ressembler, pour avoir, être, ce que les autres trouvaient si beau en elle. Les autres n'ont plus besoin de moi. Et je n'ai plus besoin d'elle de cette façon-là.

J'ai appris que la beauté peut triompher de la laideur. C'est ma révolution ! Certes il me reste un peu de chemin à parcourir avant d'atteindre l'équanimité mais... je progresse ! Enfin... je crois.

En rangeant l'appartement j'ai trouvé un enregistrement sans nom. Je me suis immédiatement souvenue de ce microsillon qui m'avait tant épouvantée. Ça m'a tétanisée. Une angoisse nauséuse m'a prise. Je me suis mise à trembler. Erwan était avec moi et avant que j'aie pu dire un mot, il l'a posé sur le lecteur. Une voix claire est montée jusqu'à nous. Une voix pure aux tonalités amples, rondes et chaudes pour une gamine de cet âge-là. Amira Willighagen chantait *Nessum Dorma* ! Erwan m'a souri et il m'a seulement dit :



– Moi aussi j’ai écouté ton disque à Noirmoutier. C’est vrai qu’il envoie ! Impressionnant. Mais... si tu avais changé la vitesse pour l’écouter sur le vieux tourne-disque de ton père, tu aurais entendu le même morceau que maintenant. Sauf qu’il était chanté par Mario Lanza dans un enregistrement de 1948 ! Un 33 tours, un 45 ou un 78 tours, ce n’est pas exactement la même chose, tu sais ! Tu changes la position du curseur et deux mondes s’ouvrent à toi ! C’est comme une illusion d’optique, mais en musique. Tu saisis bien qu’il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, mais quoi ? Là, tu sèches. On pourrait dire que c’est comme une anamorphose sonore, si tu préfères. La perspective qu’on a est fautive parce qu’on n’est pas là où il faut. Si tu avais pensé à déplacer le curseur tout serait devenu limpide. Tu aurais reconnu le morceau, il aurait eu un sens pour toi. Mais là, tes oreilles médusées ne relevaient aucune référence connue. C’était intraduisible donc inquiétant. Voire un brin diabolique ! Bon, tu me diras qu’une anamorphose est essentiellement graphique, Non ? Et tu auras raison. Mais ça fait tellement plus savant ! Et puis après tout, une anamorphose, c’est bien l’anéantissement d’un pouvoir de représentation qui se rétablit grâce au décentrement d’un point de vue ? Tu me suis, non ? Qu’est-ce que tu en penses ? a-t-il ajouté taquin devant mon air benêt et benoîtement ahuri. Quoi... ? Un sophisme ? Ose me le dire encore !

Je me suis mise à rire bêtement sans pouvoir m’arrêter. Et j’ai fini en larmes dans ses bras tandis que Puccini s’éteignait somptueusement.

Alors, je vais vous dire : je n’ai pas vendu la maison de Noirmoutier. Je suis même restée y habiter.

À cause du rosier blanc. Mais... pas seulement.

12

Sur le sentier équanime j’avance désormais à pas confiants. Une main ferme tient la mienne, elle m’apprend demain en souriant pour vivre à deux l’élégante beauté de l’océan.